

# *À une petite laveuse blonde*

*Ô laveuse aux mignardes poses,*

*Qui sur ta lèvre où rit ton cœur*

*As le sang embaumé des roses*

*Au pied d'enfants, à l'œil moqueur.*

*Sais-tu, vrai Dieu ! que ta grand'mère*

*T'aurait dû faire pour la cour*

*Au temps où refleurit Cythère*

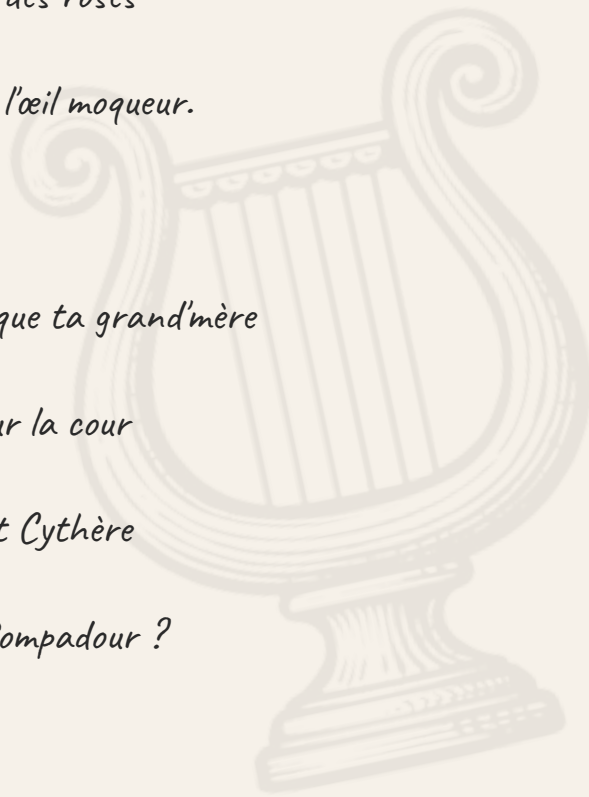
*Sous un regard de Pompadour ?*

*Lors, de leur perruque frisée*

*Semant les frimas en leurs jeux,*

*Roses, l'aile fleurdalisée,*

*Amours givrés et Ris neigeux*



*Au grand jardin des bergeries*

*T'emmenaient, près d'un vieux dauphin*

*Qui pleure à flots des pierreries*

*L'été, sur ses glaïeuls d'or fin.*

*Et ces larrons, ô larronnesse*

*Des traits, du carquois et de l'arc,*

*Te sacraient danseuse ou faunesse*

*Et vous perdaient, madame, au parc.*

*Là, pour feindre des pleurs candides*

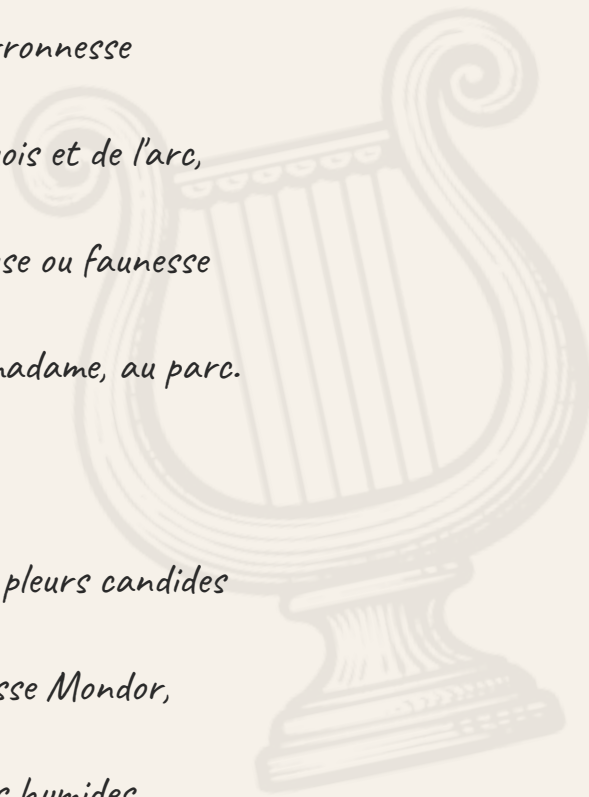
*Secouant, quand passe Mondor,*

*Ton bouquet de roses humides*

*Sur ton livre aux écussons d'or,*

*Ou, pour qu'on sache que sa plume*

*A moins de neige que ta main,*



*D'un éventail baigné d'écume*

*Agaçant le cygne câlin,*

*Derrière ta robe insolente,*

*Drap d'argent et nœuds de lilas,*

*Tu traînerais la gent galante*

*Des vieux quêteurs de falbalas.*

*Tel fat, fredonnant Gluck, se pâme*

*Et cherche un poulet à glisser :*

*Tel roué, s'il se savait une âme*

*La damnerait pour te baiser.*

*Tu serais, sans compter leurs proses,*

*En des madrigaux printaniers,*

*Chloé, bergère à talons roses,*

*Diane, ou Cypris en panier.*



*Musqués, chiffonnant les rosettes*

*De leur épée en satin blanc*

*Et l'échine en deux, les poètes*

*Te demanderaient, roucoulant,*

*Si ta bouche en cœur fut cueillie*

*Sur les framboisiers savoureux,*

*Dans quel bois rêve ensevelie*

*La pervenche où tu pris tes yeux ?*

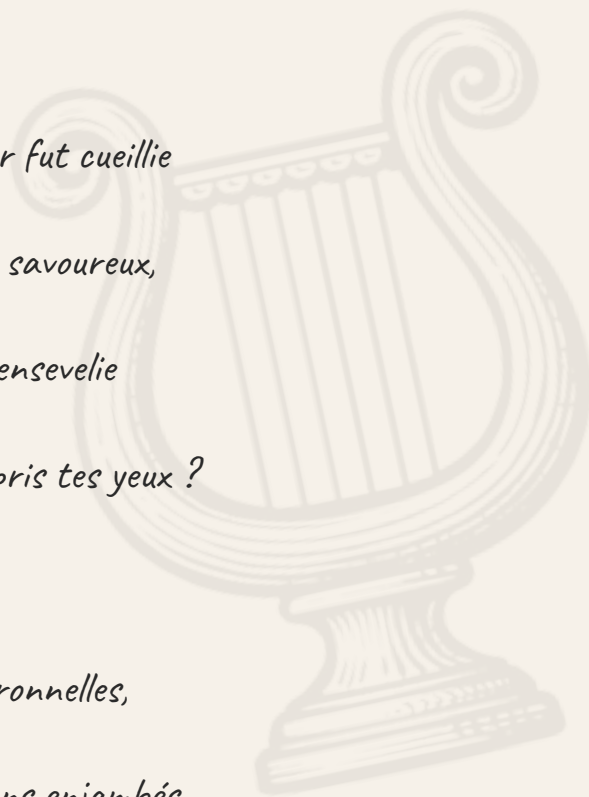
*Ô jours dorés des péronnelles,*

*Des Dieux, des balcons enjambés,*

*Du fard, des mouches, des dentelles*

*Des petits chiens, et des abbés !*

*Boucher jusqu'aux seins t'eût noyée*

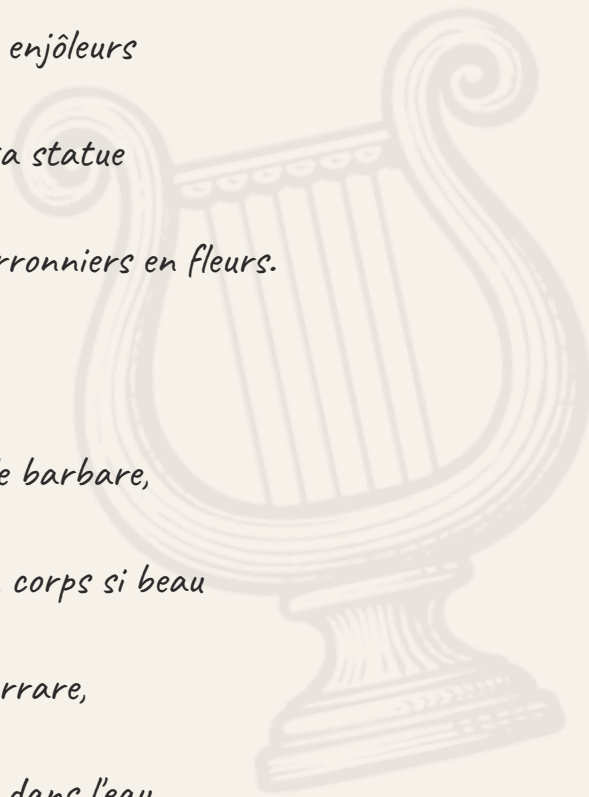


Dans l'argent du cygne onduleux,  
Cachant sous l'aile déployée  
Ton ris de pourpre et tes yeux bleus.

Après Léda, blonde Eve nue,  
Un évêque aux parcs enjôleurs  
Aurait vu blanchir ta statue  
Sous ses grands marronniers en fleurs.

Tandis qu'en ce siècle barbare,  
Sans songer que ton corps si beau  
Pût s'épanouir en carrare,  
À genoux et les bras dans l'eau

Tu ris au soleil du rivage  
Qui d'un traître rayon brunit  
Ta gorge entr'ouvrant son corsage



*Comme un ramier sort de son nid.*

*Stéphane Mallarmé (1842-1898)*

